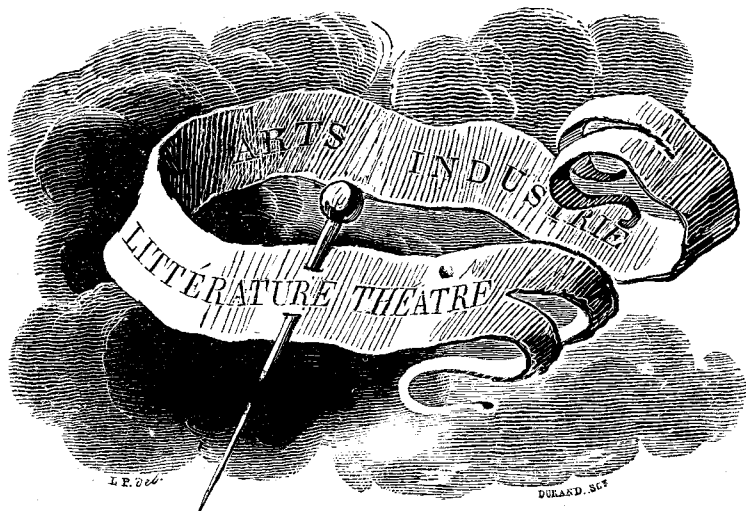


N° 62.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



DIMANCHE

20 Septembre 1835.

ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

De l'imitation en Littérature.

Ce qui caractérise, selon nous, une belle époque littéraire, c'est la tendance de tous les esprits à s'individualiser, à se poser originaux, à se produire avec un caractère distinctif. Pour les hommes soucieux de l'avenir de notre littérature, ce doit donc être, de nos jours, un symptôme affligeant que cette apparition incessante d'ouvrages effacés ou servilement calqués sur d'autres; d'œuvres sans physionomie, ou qui ont emprunté celle dont ils se parent orgueilleusement. Regardez autour de vous, feuillotez, si vous l'osez, ces innombrables volumes qui s'abattent à jour fixe sur le public des cabinets de lecture, et, après avoir payé votre tribut d'éloge à ceux qui accusent de l'érudition, de laborieuses recherches, parfois le talent d'analyse, d'observation, parfois même l'art de poétiser, de dramatiser des scènes, dites combien il en est qui soient empreints de ce parfum de pensée première, qui portent ce cachet d'inventé, de nouveau, qui d'un seul bond fait conquérir à un jeune auteur une place choisie dans la bibliothèque de l'homme de goût?

Un jour vous aurez lu Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, et les œuvres de ces poètes une fois bien tourmentées, chacune de leurs pensées une fois incrustée dans votre cerveau, vous croirez, fermant leurs livres, qu'il vous est loisible d'en finir avec eux, — point; — leur manière mal imitée, leurs allures travesties vous poursuivront partout; vous ne pourrez ouvrir un roman qui vient de paraître, sans retrouver, orgueilleuse et pim-

pante, la période d'*Atala* odieusement déformée, sans voir grimacer devant vous, comme une tête de Méduse, la phrase empruntée aux *Méditations* ou à la *Notre-Dame*, mais tellement sonore à force de mots, tellement colorée à grand renfort de teintes grossières, que vous serez tout honteux de l'avoir reconnue. — Alors, dans votre colère, vous jetterez le roman de côté, sans même lui tenir compte des beautés qu'il peut renfermer; et si vous êtes injuste envers le pauvre auteur, de son côté, il aura bien un peu mérité ce qui lui arrive, pour ne pas s'être rappelé que le public-lecteur paie rarement deux fois un tribut de louanges.

On ne saurait donc trop le répéter à toutes ces petites vanités qui se jettent en foule sur cette glace fragile qu'on nomme *la carrière des Lettres*, comme sur un pays conquis; à tous ces jeunes gens qui, n'ayant vu le monde qu'à travers les grilles du collège, rompent un beau matin leur ban pour se poser, fiers et méprisants, avec un roman sous le bras, en face de cette société qu'ils ne connaissent pas, et qui, elle aussi, les voit pour la première fois, on ne saurait trop le leur répéter: à cet âge de vingt ans que vous nous donnez comme un motif d'indulgence et d'excuse pour vos équipées littéraires; à cet âge, sans expérience du monde, le cœur et l'imagination à peine ouverts aux émotions, aux accidents, aux épreuves de la vie; enfin, sans autre connaissance des hommes que celle qu'on puise dans les livres, vous ne pouvez faire que de l'imitation. — Si vous avez de l'énergie, de la poésie dans l'âme; jeunes hommes, ne l'énervez pas, votre précieuse vigueur: conservez-la votre belle poésie: couvrez-la jusqu'au moment où

vous pourrez en revêtir, comme d'une robe d'azur, vos conceptions à vous, votre propre expérience, vos propres sentimens; pour Dieu, ne la jetez pas au vent, ne la dépensez pas sur des réminiscences que vous prenez pour des œuvres intimes, sur des combinaisons qui ne sont point vôtres; ne vous en servez pas comme d'une poudre d'or répandue sur les pensées d'autrui pour les faire rayonner. — Attendez plutôt, attendez; — amassez avant de produire, — jeune aiglon, laissez pousser la plume de vos ailes avant de vous lancer dans l'espace, laissez s'affermir votre regard avant de fixer le soleil.

Oh! mais, surtout, défiez-vous de l'imitation systématique, c'est la pire de toutes, c'est celle dont on ne peut se corriger. Comment; enfans de la nouvelle école, vous répudiez l'imitation des anciens comme avilissante pour votre génie, et vous acceptez celles d'un auteur contemporain; vous déclinez l'autorité de nos classiques; parce que, dites-vous, ils se sont servilement attelés à la littérature grecque et romaine, et vous ne rougissez pas, après une telle profession de foi, de vous traîner sur les traces d'un homme qui respire le même air que vous, qui vous coudoie dans un salon, pour lequel enfin votre engouement n'est pas même justifié par le prestige de la distance; — c'est être peu logiques ou de mauvaise foi. — N'imitiez pas l'antiquité, nous le voulons bien, nous vous apprenons même, mais à la condition que vous n'imiterez personne, que vous ne vous affranchirez pas d'un maillot pour entrer dans un autre, car alors, nous l'avouons, nous pourrions nous prendre à regretter le premier.

Il est vrai qu'il n'est pas facile, par le temps qui court, lorsque tant d'idées ont été mises en circulation, tant de styles maniés et remaniés, de se créer une originalité, de se ménager une petite place au grand banquet intellectuel. — Pour cela, si l'on ne s'appelle pas Walter Scott, Béranger, Paul Courier, il faut au moins être un homme supérieur; il faut s'être long-temps replié sur soi-même pour s'étudier, se connaître, s'apprécier; il faut quelquefois encore qu'une circonstance imprévue, un hasard étrange, en venant éclairer un coin de votre ame, lui révèle une terre inabordée, une mine vierge, et dirige tout-à-coup vers ce but nouveau toutes ses facultés intelligentes. — Mais, s'il faut toutes ces choses pour faire saillir une physionomie littéraire, ne serait-ce pas pousser le principe trop loin que de s'écrier aujourd'hui: Hors l'originalité, pas de salut; que de vouloir réduire au silence, ou poursuivre de son anathème tout auteur qui n'aurait pas une manière à lui, une individualité à part? — Nous le croyons. — Aussi, ce que nous voudrions seulement, ce serait voir la presse moins complaisante à ces jeunes enthousiastes qui disent en prenant la plume: Je vais imiter Hoffmann; je vais faire du Byron; sans se douter qu'un tel parti pris d'avance, une semblable résolution arrêtée *a priori*, ne peuvent engendrer que des copies sans saveur et des pastiches sans portée; et cela, nous le voudrions dans l'intérêt de leur propre gloire, car tous ne seront pas aussi heureux que ce Freinshemius, qui crut un jour s'élever à la hauteur de Tite-Live, parce qu'il s'efforça d'emboîter son pas, de procéder selon ses habitudes, et qui, paré du titre de continuateur de l'historien romain, est parvenu, tant

bien que mal, à s'envelopper dans son manteau d'immortalité.

Réfléchissez-y donc bien, vous tous qui, soudainement épris d'un amour fanatique pour un auteur de votre choix et les yeux éblouis de l'éclat qu'il projette, commencez par l'encenser en tous lieux de vos acclamations louangeuses, pour vous constituer ensuite dans vos écrits les pâles réflecteurs de ses mérites comme de ses défauts; agir ainsi, c'est ravaler cette dignité d'homme de lettres, dont vous vous montrez, d'ailleurs, si jaloux; c'est jeter votre talent aux artistes; c'est vous rapetisser, vous amoindrir, désespérer de vous-même sans examen; c'est enfin, après avoir été les chats-bottés de la littérature, vous en faire les singes et les perroquets.

Donc, c'est notre avis, il n'est permis d'imiter un écrivain qu'à la condition de s'élever au-dessus de lui, de reculer la borne qu'il a posée, de creuser plus profondément le sillon qu'il a ouvert; se servir des œuvres d'un devancier pour monter plus haut, ce n'est plus contrefaire, mais c'est moins que créer; — on peut dire que l'imitation, ainsi comprise, est une sorte d'originalité de second ordre, et l'on doit en savoir gré à celui qui s'y complait. Mais, si vous devez rester au-dessous de l'homme de génie que vous prenez pour modèle, restez plutôt médiocre dans votre *moi*, et ne cherchez à lui ressembler qu'en un seul point, qui souvent aura fait toute sa gloire, celui de n'avoir imité personne.

AUGUSTE LEFRANC.

Les Songes.

(TRADUIT DE L'ESPAGNOL.)

Imagen espantosa de la muerte,
Sueno cruel, no turbes mai mi pecho!

LUPERCIO DE ARGENSOLA.

O de la mort image trop cruelle,
Sommeil jaloux! ne trouble plus mon cœur,
En me montrant brisé par l'infidèle
Ce nœud si cher, gage de mon bonheur.

Qu'un songe affreux fasse bruire son aile
Sur le tyran qui dort dans sa splendeur;
Ou qu'à côté du trésor qu'il recèle
L'avare tremble, et s'éveille en sueur!

L'un voit briser par le peuple en tumulte
Ses gonds d'airain: la menace, l'insulte,
De vingt poignards aiguisent le courroux.

L'autre frémit, en écoutant dans l'ombre
Des pas furtifs... — O sommeil! ô nuit sombre,
Offre à l'amour des fantômes plus doux!

NESTOR DE LAMARQUE.

COMÈTE DE 1835.

En remontant le cours des siècles et en supposant que la comète de 1835 reparait à des intervalles dont la moyenne est déjà de 75 et demi, on a cru la reconnaître pour la première fois dans celle qui se montra à la nais-

sance de Mithridate, 130 ans avant l'ère chrétienne. Cette comète, la plus extraordinaire de celles qu'on ait observées, fut visible pendant 48 jours. Son éclat surpassait celui du soleil; sa grandeur occupait un quart du ciel, et elle employait 4 heures à se lever et à se coucher. On la retrouve 323 ans après Jésus-Christ. Six révolutions anraient eu lieu dans l'intervalle. En 399, elle présente un aspect horrible, sa queue semble toucher la terre. En 550, elle coïncide avec la prise de Rome par Totila. Dans l'obscurité du moyen-âge et le chaos du Bas-Empire, il est difficile de constater l'identité de la comète de 1835 avec celles aperçues dans ces temps de barbarie. Mais cette série de périodes douteuses se termine à l'an 1380, où une comète apparaît d'une grandeur effrayante suivie d'une peste terrible. C'est à partir du XV^e siècle que cette comète se montre pour la dixième fois. Sa queue occupe un tiers de la partie visible du ciel, et par l'effroi qu'elle inspire, elle balance la terreur que les rapides succès de Mahomet II, qui venait de s'emparer de Constantinople, répandaient à cette époque dans toute la chrétienté. Le temps où elle se montre, et la route qu'elle a tenue, ont été assez fidèlement décrits pour que Halley n'ait pas hésité à y reconnaître la marche de la comète de 1682, qu'il observa, à laquelle il donna son nom, et à proclamer son identité. Ce fut un paysan des environs de Dresde qui l'aperçut le premier, le 15 décembre 1758. Un astronome de Leipsick l'observa peu après; mais jaloux de sa découverte, il se donna le plaisir de la suivre seul dans sa marche, tandis que ses confrères des autres pays de l'Europe perdaient patience à l'attendre à la place qu'on leur avait indiquée. Enfin la comète fut aperçue par Messier, le 21 janvier 1759. Cette comète a reparu au mois d'août 1835, et du 7 au 13 novembre elle sera au point de son orbite le plus voisin du soleil, c'est-à-dire à huit millions de kilomètres. Le 3 octobre elle passera au zénith de Paris; on la distinguera à la vue simple, comme une étoile de première grandeur, mais d'une lumière un peu plus terne que celle des planètes, et environnée d'une nuosité pâle qui affaiblit sa lumière. La nuit du 7, la comète s'approchera de la constellation de la grande ourse, et de ce moment jusqu'au 11, elle passera directement à travers les étoiles de cette constellation. Comme la grande ourse ne se couche pas dans nos latitudes, on pourra voir la comète à toutes les heures de la nuit. Dans la semaine dernière, le temps ayant été favorable, M. Arago a fait de nombreuses observations. Bientôt on pourra savoir s'il y a eu dans la marche de la comète des perturbations dues à la résistance de l'éther. Quoique souffrant, M. Arago s'est relevé la nuit du 2 pour s'assurer si l'on pouvait commencer les observations photométriques; sa vue n'a pu le servir suffisamment dans cette circonstance, mais plusieurs personnes qui étaient avec lui ont très-distinctement reconnu la comète. Elle est visible avec une lunette de nuit de neuf pouces, vulgairement appelée *chercheur*. Le noyau a deux minutes et demie ou trois minutes de diamètre. Bientôt M. Arago présentera ses calculs. Dans ce moment la comète est entièrement privée de queue.

MODES.

FANTAISIE.

Par ce mot, les femmes entendent tout ce qui, dans la toilette, n'est pas la base principale. Les accessoires de goût, les rubans, les fleurs sont des fantaisies qui n'ont pour règle que le caprice du jour. Ainsi, aujourd'hui, on remarque tel objet qui, demain, est oublié. Fantaisie passagère et frivole, elle n'apparaît qu'un moment. Moins positive que la mode, elle n'a pas de lois, mais son empire a cela de rigoureux, qu'on ne peut s'y soustraire sans manquer à l'élégance.

Placer un ruban, le porter de telle ou telle sorte, adopter une fleur, une façon de nouer un fichu, jeter une chaîne sur son cou ou l'attacher à sa ceinture, c'est peu de chose peut-être? C'est tout. Car dans une promenade, au théâtre, ce n'est pas au cachemire qui la pare, ni au velours de sa robe que vous reconnaîtrez la femme du monde, mais ce sera au mouchoir que froisse sa main, ce sera à l'éventail qu'elle agite, à la carte de visite que renferme son carnet. Ce sera, en un mot, à ses riens tellement insaisissables qu'il faut les sentir et les deviner pour les comprendre, autrement les exceptions seraient banales et la distinction deviendrait commune.

Nous placerons en tête des fantaisies de châles d'été, les écharpes et les cravates. Les châles, à cette époque de l'année, sont généralement inutiles, sinon le soir, où l'on porte des châles de cachemire carrés, peu chargés de dessins, sur fond vert, jaune ou gros-bleu. Lorsqu'ils sont ainsi portés par utilité, avec une toilette un peu habillée, on les jette sur les épaules, retombant très-bas par derrière. Le matin, en négligé, à moins de mauvais temps, ils sont de mauvais goût. Ceux qui, à la rigueur, seraient permis, sont très-simples, grands châles carrés en cachemire tout uni, sans bordure, ou satiu broché, qui, long-temps encore, restera de mode. Par-dessus tout, ce sont les châles de taffetas noir, en pointe, garnis de dentelle, que nous conseillerons. A toute heure du jour, avec toute toilette sans exception, le châle noir est élégant: il n'est pas trop somptueux pour couvrir le peignoir de percale imprimée, et nous le voyons encore sur celui de mousseline brodée. Il est fort léger, et couvre la taille en se croisant par une épingle.

Les écharpes, qui ne se voient à peu près qu'en toilette, ont beaucoup de choix, et veulent une grande négligence dans la manière de les porter. Les écharpes de cachemire uni, celles de grenadine écossaise, peuvent bien aller avec une robe blanche ou de batiste imprimée, mais elles tourneront autour du cou sans aucune prétention, et retomberont simples sans draper *gracieusement*, et comme on disait il y a quelques années lorsque *elodies* étaient à la mode. Les écharpes de dentelle noire vont avec le négligé du matin, le négligé ou les demi-toilettes du soir; celles de dentelle blanche ne sont portées qu'avec les toilettes du soir, plus simples, et d'une recherche extrême; on a la mousseline de l'Inde toute unie, quelquefois brodée, ou seulement bordée d'un

chef d'or. Un joli et nouveau tissu est une gaze d'écorce, couleur paille, douce et simple, qui forme de beaux plis et une teinte charmante.

Les cravates sont abandonnées. Quelques-unes survivent encore; ce sont celles de foulard à tout petits dessins, celles de poulx de soie à carreaux délicats brochés: elles sont très-petites, et forment une rosette dont on voit à peine les bouts, et qui surmonte le cou ou la colerette sans y être fixée par une épingle.

MODES D'HOMMES. — CHASSE.

Les habits de chasse varient suivant la condition ou la fortune; parmi les plus élégans nous avons remarqué celui-ci: velours bleu, rouge ou vert, sans revers; le collet droit: une seule rangée de boutons unis, en or ou en argent; les poches carrées sur les hanches, les basques fort larges. D'ordinaire la ceinture est en maroquin, assortie à la couleur de l'habit, fermant sur le devant par une boucle. La culotte doit être longue, bouffant sur le mollet avec trois boutons de nacre.

Le chasseur modeste revêt la blouse grise, le pantalon et les guêtres de même couleur.

Chronique théâtrale.

M. ET M^{me} ALLAN. — ANTONY. — LE COMTE ORY.

Grand-Théâtre. — Vendredi, *la Berlin de l'Émigré* l'a emporté sur *Antony*, le drame des drames... d'Alexandre Dumas, sur *le Comte Ory*, ce joli opéra à la musique si coulante, si facile; il n'y avait personne pour eux, et cependant il y a eu plaisir, satisfaction pour le petit nombre de spectateurs venus là comme un holocauste. *Antony*, le personnage, a été nous l'avouons rendu avec un bonheur et un talent que nous étions loin d'attendre de *Tony*; nous avons déjà signalé avec plaisir les bonnes dispositions de cet acteur, mais dans ce rôle, il a montré mieux que de bonnes dispositions, il a réalisé tout ce que nous pouvions attendre d'une étude réfléchie et d'une intelligence profonde; que *Tony* marche toujours ainsi, et il remplira honorablement pour le Grand-Théâtre l'emploi qu'il lui est confié; il y a eu d'autant plus de mérite à *Tony*, que malheureusement excepté, M^{me} Meynier, si angélique et si bonne sous les traits d'*Adèle*, il n'a été que très-médiocrement secondé: M^{me} Fouché a bien fait, il est vrai, ce qu'elle a pu, sa tenue était bonne au moins, mais M^{me} Gilbert-Clara, grands dieux! c'était à en rire de pitié; par grace, M. Provence, laissez cette estimable actrice à ses petits rôles d'opéras-comiques, où l'on ne la remarque jamais. Nous aurions voulu son rôle à M^{me} Clairanson qui en avait un trop court pour son talent et pour la satisfaction du public. Gustave, du Gymnase, a fort bien débité le petit rôle du poète, au quatrième acte. On a beaucoup applaudi le *Monsieur du Constitutionnel*, le fait est qu'il est très-bien ce *Monsieur là* pour un lecteur du *Constitutionnel*.

Le rôle du *Comte Ory* est un des plus favorables au

talent et à la voix de Sylvain, aussi l'a-t-il rendu avec beaucoup de bonheur. M^{me} Dérancourt est dans cet ouvrage comme dans tous, avec sa voix si pure et si facile. Nous aurions voulu voir restituer à son véritable emploi, le rôle du page; M^{lle} Bouvaret peut être fort gentille en page pour quelques yeux, cela est possible, qu'on l'y ait soufferte par intérim, rien de mieux; mais qu'elle le conserve lorsqu'il peut être plus convenablement rempli, c'est ce qui n'est pas juste. M^{lle} Dominique a eu de pénibles épreuves à subir dans des rôles difficiles, il faut au moins lui laisser ceux qui lui appartiennent, et dans lesquels elle peut paraître avec avantage; au surplus, M^{lle} Bouvaret peut être beaucoup plus heureuse dans d'autres rôles que dans celui-là qu'elle joue et qu'elle chante un peu en écolière.

Notre Gymnase n'a jamais été plus heureux que cette année en acteurs de passage; M. et M^{me} Allan, jeunes premiers du Gymnase parisien, ont avec leurs bonnes manières succédé au dévergondage de Virginie Déjazet. Les aventures de grisettes laissent le champ libre aux scènes du grand monde. Tous les goûts seront satisfaits, aux uns l'effronterie et le libertinage de bas étage, aux autres, l'esquisse des passions plus élevées, plus dignes d'admiration.

Elèves d'artistes que tout Paris a admiré, M. et M^{me} Allan ont pris le genre des écoles qu'ils ont fréquentées. Gauthier a trouvé un homme qui l'a compris, et qui lui succède sans pourtant être sa copie. M^{me} Allan, qui joue maintenant le répertoire que Léontine a quitté pour les Français, cherche peut-être à imiter une actrice qui visait trop à l'effet de ses gestes et de ses poses dramatiques. Dans *la Lectrice* M^{me} Allan n'a pas été d'un naturel aussi admirable que celui qu'elle a montré dans *la Chanoinesse*. Coquetterie, finesse sans affectation, gentillesse de langage, ces mille nuances qui sont si originales et si délicieuses, la femme qui porte dans son cœur une tendre passion, ont été rendus avec une délicatesse de sentiment et une finesse de jeu qui seules appartiennent à cette actrice. Cette pièce si peu du choix par elle-même est devenue charmante, grâce aussi à la rondeur militaire, à l'enthousiasme de jeune homme qu'Allan a saisi avec un bonheur remarquable.

Le Diplomate dans lequel M. Allan a joué seul nous a fait admirer toute la portée d'un talent qui n'est pas toujours le même.

La soirée d'improvisation musicale et poétique de M. Nardini a été fort satisfaisante; M. Nardini est un poète de verve et d'imagination, il s'est aussi montré musicien inspiré et harmonieux; on a beaucoup applaudi les deux genres d'improvisation, mais surtout le dernier. On sera heureux de l'entendre encore.

Un incident non annoncé sur l'affiche avait d'abord jeté un peu de méfiance parmi l'assemblée, c'était la présence du *chevalier Ferrer, condisciple de Lablache*, déjà jugé au Grand-Théâtre, et qui a voulu se faire entendre à la salle de la Loterie, sous le manteau de M. Nardini. Mais on a bientôt rendu justice à qui de droit, et M. Nardini peut compter sur les sympathies et les applaudissements des amateurs du véritable talent.